



La miséricorde

2. Petite anthologie littéraire

Textes choisis par Jean-François Grégoire

Recueil publié par le Vicariat du Brabant wallon
chaussée de Bruxelles, 67 – 1300 Wavre
à l'occasion du Jubilé de la Miséricorde – Décembre 2015

Imprimé aux éditions « Le Chemin »
Rue du Monastère, 82 B-1330 Rixensart

Avertissement

Cette petite anthologie littéraire de la miséricorde est évidemment très partielle ou subjective ! Souhaitons que les textes cités ci-après puissent toucher leurs lecteurs comme ils nous ont touchés nous-mêmes, et les accompagner simplement dans une démarche de prière, de méditation ou de réflexion.

Symptomatiquement, le mot « miséricorde » apparaît rarement tel quel dans les ouvrages que nous citons. En revanche, la réalité relativement complexe prise en compte par ce terme y est bien présente. Peut-être jugera-t-on que, parfois, le rapport est lâche... Si c'est le cas, espérons que ce « grand-écart » ne nuira pas à la lecture.

En principe, les citations proposées ici devraient se suffire à elles-mêmes. Pour la plupart, elles sont tirées de romans, ce qui explique qu'on y tombera sur des noms propres, qu'on y sentira des échos d'histoires... Nous pensons que cela ne devrait rien avoir de gênant, ni distraire de leur propos.

Citons-nous trop d'auteurs ? Certains le penseront peut-être. Et pourtant, nous n'avons ouvert que des romans d'auteurs francophones, de surcroît « hyper-contemporains ». Si nous avons fait ce choix, c'est entre autres pour le plaisir d'attirer l'attention sur quelques noms d'auteurs qui, à notre avis, mériteraient d'être davantage connus et lus. Cela dit, s'il vous prenait l'envie d'en savoir davantage sur l'un ou l'autre de ces écrivains, un « clic » d'ordinateur suffira pour vous renseigner amplement sur leur biographie et sur la bibliographie.

Il nous reste à vous souhaiter une bonne et fructueuse lecture – et de forts moments de méditation sur le thème si riche que le pape a proposé à notre prière.

Jean-François Grégoire

Penser vers...

Nous sommes faits de cela, nous ne sommes faits que de ceux que nous aimons et de rien d'autre. Si retranchée soit notre vie, perdue sur les hauteurs brûlées de vent, elle n'est jamais si proche que dans une poignée de visages aimés, que dans cette pensée qui va vers eux.

Christian BOBIN, *L'Inespérée*, Gallimard, 1994, p.60

Bonté

Dans l'empathie, on peut prendre soin d'autrui comme jamais il ne prendra soin de lui-même, par une attention tendue comme un rai de lumière, mais il n'y a aucune emprise psychique sur lui. C'est l'art double de la plus grande proximité et de la distance sacrée. Le prince Mychkine, de Dostoïevski, est un prince de l'empathie.

La bonté, c'est simple : par définition on n'en a pas. Elle n'a pas de place dans le monde. Donc quand elle est là c'est toujours un miracle. Elle fait éclater toutes les pensées mièvres, convenues, sur elle. Elle vient aussi fracasser l'imposture de la sainte culture (...). L'intelligence qu'elle nous donne nous baigne, nous tombe dessus comme une averse printanière mais rude. Cela fait comme un nimbe. C'est la plus grande surprise, tandis que le mal est inscrit au programme depuis toujours. Le mal, c'est la place des ténors, il est la chose la plus banale, ce à quoi je m'attends toujours. Tandis que la bonté, c'est un oiseau égaré parmi les cuivres et les cordes de ce mauvais concert, c'est le grand naturel du cœur qui est à chaque fois inattendu.

La bonté, c'est comme trouver un diamant dans de la verroterie : c'est incompréhensible. C'est impossible de savoir d'où elle vient, elle tombe du ciel, et c'est cela qui est mystérieux. La bonté est irrémédiable autant qu'un crime : elle modifie tout, même la nature du temps. C'est la rencontre de

quelqu'un qui est parfaitement vivant. Parfois, j'ai vu quelqu'un se tenir au milieu de la vie comme dans la bonté. Parfois, quelqu'un se trouve là juste au moment où les Gloires tombent du ciel : elles tombent sur lui et c'est un miracle.

Christian BOBIN, *La Lumière du monde*, Folio, N°3810, pp. 17, 66, 127

Justice et compassion

La seule compassion capable de bouleverser le partage inégal est celle que le plus faible exprime pour le plus fort – l'inverse n'étant qu'une forme d'échange régulateur des rapports de force. Une véritable justice distributive n'est possible que si l'on reconnaît aux plus faibles, aux plus pauvres, aux plus petits d'entre nous l'intention de fonder et de servir la justice.

Frédéric BOYER, *Comme des anges*, POL, 1994, p. 244

Plus profond que l'oubli

Sa femme lui a dit ce qui s'est passé est oublié mais il restera toujours quelque chose de ce que c'eût été si tu l'avais fait, je veux dire, elle a ajouté, quelque chose de ce que c'eût été si tu l'avais vraiment fait. Il te restera toujours dans le fond ce qui n'est pas passé et qui demeurera plus vrai, plus juste que ce qui a eu lieu et qui est oublié. (...) Elle n'était plus que le savoir terrible de ce que c'eût été s'il l'avait vraiment fait. D'une main elle a tout dissipé.

Frédéric BOYER, *Abraham remix*, POL, 2005, p.30

Réchauffer le langage gelé

J'ai dit ma mère se souvient encore de leur première machine à laver le linge. Une machine à tambour. Cette phrase nous a fait monter les larmes aux yeux. On ne sait jamais quelle bêtise émouvante il y a dans les phrases. Les vieilles machines aussi font pleurer – celles dont nous avons irrémédiablement perdu le mode d'emploi. On s'est dit : toujours penser à réchauffer le langage gelé dans le corps de certaines personnes souffrantes. Surtout depuis qu'on sait que les mots sont les digues les plus

efficaces pour contenir l'énergie liée aux pulsions et aux fantasmes auxquels on a réduit notre petite enfance envolée. Si pas de mots, pas de phrases, le corps émet des signaux de détresse.

Frédéric BOYER, *Patraque*, POL, 2006, p.122

Des gosses sans pitié que l'errance, les combats, mais surtout l'amour et la raison qui leur manquent à cet instant, n'en font pas seulement des animaux tout à la fois violents et traqués, privés de tout vestige d'humanité, mais malgré tout, et peut-être à cause de cela, des êtres toujours humains sans passé ni futur. Des enfants acteurs et témoins d'événements si cruels qu'ils en seront toujours les falsificateurs. Emouvants comme de vrais gosses assassins.

Frédéric BOYER, *Personne ne meurt jamais*, POL, 2012, p.34

Plus ample que la honte

Elle a dit qu'il n'y avait pas de honte à l'avoir aimé, et à toujours l'aimer. Ca ne lui donnait pas raison, ça ne l'excusait de rien. Elle a dit que Sheila l'aimait pour ce qu'il était d'abord. Un mari aimant, élégant, attentif, drôle, souvent fragile, qui veillait sur elle et sur leur enfant. Traître, mort, il restait l'homme avec qui elle a passé sa vie, riant avec lui, chantant avec lui, pleurant avec lui, luttant à ses côtés jour après jour pour protéger leur famille du feu de la guerre.

Sorj CHALANDON, *Mon traître*, Grasset, 2007, p. 248

Dépasser

- (...) Il y a des moments où on est allé trop loin, où on s'est tellement éloigné qu'on ne peut plus revenir alors même qu'on le voudrait, et qu'on donnerait sa vie pour cela, la rupture est trop importante, c'est hors de portée. On voudrait Dieu mais on ne peut plus Le rencontrer. On a poussé le mal trop loin, on s'est fait trop de mal... C'est fini, et aussi fort qu'on le voudrait, aussi fort on ne le peut plus.

- Tu ne pourrais pas ! Mais tout le monde en est là ! Il y a une heure dans la vie de tout homme, et il faudra bien que tu la traverses, où il doit se mettre en route vers ce qui le dépasse. Où, pour celui qui fait, il faut tenter l'infaisable. Pour celui qui dit, tenter l'indicible. Pour celui qui pardonne, pardonner l'impardonnable. Pour celui qui désespère, tenter l'espérance et pour celui qui aime, aimer ce qui le hait : c'est l'heure de Dieu. Les hommes ont besoin de ce qui les dépasse, car c'est ce qui les dépasse qui leur permet de se dépasser.

Georges-Paul CUNY, *L'arrachement*, Gallimard, 1985, p.343

Miséricorde

« - Oui, je parle de miséricorde, car c'est bien de cela dont il s'agit. Quand on écarte Dieu de sa création comme nous le faisons, quand nous l'excluons comme nous n'excluons pas un seul être humain, puisque les exclus au moins nous les nommons ! Quand nous crucifions son envoyé, comment veux-tu appeler autrement le pardon de Dieu ? – Les hommes ne veulent pas de miséricorde ! dis-je. – Eh bien s'ils ne veulent pas de la miséricorde de Dieu, ils auront sa justice ! Et ce sera une tout autre affaire, ça je te le garantis !

Peut-être faut-il vivre une fois, chacun pour soi, l'éloignement du Père. Il faut dire au Père « donne-moi ma part d'héritage », l'obliger au partage de ses biens, et revenir. Mais je ne suis pas sûr d'être revenu. Dieu pardonne, mais comment se pardonner ? Comment s'admettre à nouveau comme homme, comme fils ? Même pardonné je me sens souillé jusqu'à la garde ! Sans oublier ceux et celles que j'ai souillés ! J'ai ruiné la face de Dieu aux regards de tous ceux qui me connaissent. Comment voulez-vous que j'oublie ?

Georges-Paul CUNY, *Si ceux-là se taisent, les pierres crieront*,
L'Age d'Homme, 2009, pp. 127, 156

L'amour le plus simple...

Je n'ai connu que la guerre, les privations, l'angoisse, les séparations et la misère. J'ai rencontré chez mon géniteur une médiocrité guindée. J'aperçois soudain une autre vie possible, détendue, harmonieuse. Et moi qui, à soixante ans passés, abhorre les bons sentiments, exècre la sentimentalité, je suis contraint d'avouer que j'ai été sauvé par l'amour le plus simple et, oui, le plus lucide (= celui de sa tante qui l'accueille alors qu'il est tout jeune adulte). Que serais-je devenu sans cette grande femme qui me presse contre son sein, m'embrasse et me cajole ? Elle me rend chaque jour l'enfance que je n'ai pas eue. Elle me remet en moi-même. Aucune méthode, aucun programme, une attention si légère que je ne la remarque pas. Quelle intelligence il fallait pour apprivoiser le chat sauvage, prêt à mordre et à griffer !

Ce couple sans histoires était à première vue le moins préparé à recueillir un jeune homme de vingt ans meurtri par la guerre. Sombre, malade, *compliqué* disait Rita, je mettais chaque jour leur patience à l'épreuve. Pour m'amadouer et réparer les dégâts, il fallait une exceptionnelle intelligence et, quand je regarde en arrière, c'est cette clairvoyance qui m'étonne. (...) Nul ne peut, sauf à s'étendre dans son cercueil, s'avouer qu'il n'existe pour personne. Il faut à chacun un passeport pour la vie ; j'attendais de mon père ce viatique. Notre rupture me renvoyait à ma vacuité. Cette restauration de mon intégrité, Stéphane et Rita y procédèrent avec une délicatesse dont je reste saisi.

Michel DEL CASTILLO, *De père français*, Fayard, 1998, pp. 97-98, 116-117

La mémoire tranquille

Elle (= une amie) se lève, écarte sa chaise, me considère avec gravité : « Tu sais ce qui m'étonne en toi ? Que tu tiennes, tout simplement. On te voit : on t' imagine doux, paisible. A

l'intérieur, tu fais peur, Miguel. C'est ça, la rage de ton père, sa haine : il a compris trop tard qu'il s'était trompé sur ton compte. Il n'a jamais deviné quel fils il avait. Tu t'es vengé de la manière la plus terrible : tu lui as pardonné et tu n'as rien oublié. La haine, il aurait compris, c'est sa langue ; mais la mémoire tranquille, impassible, qui rappelle chaque détail et qui empêche de fuir : ça, il ne le supportait pas...

Michel DEL CASTILLO, *De père français*, Fayard, 1998, pp. 291

Compassion

Tu me connais, sinon bien, du moins un peu, comment as-tu pu penser que je sois capable de rire de quelqu'un qui prie dans la solitude ? Je ne suis pas assez stupide pour oser me proclamer athée. Je peux fort bien me passer de Dieu, je m'en passe donc, mais j'ignore s'Il est et ce qu'Il est. Le pardon, tu mets le doigt sur la faiblesse de l'athéisme ; c'est tout le sens de la parabole sur la femme adultère : qui possède assez d'innocence pour pardonner ? Je me passe de Dieu, je me passe plus difficilement du Christ. La pitié, ma chère Elisa, n'est pas ma tasse de thé. La compassion, oui, parce qu'elle est dure. Je puis partager ta douleur, je refuse de l'arroser de larme. Tu es assez courageuse pour prendre ta maladie par le collet, ce que tu as fait jusqu'ici.

Michel DEL CASTILLO, *Les Etoiles froides*, Stock, 2001, pp. 132-133

Tenir le coude

Tellement simple... Vivre, c'est connaître l'art de placer sa barque au bon endroit de la rivière, et la science des flux, des vents, des courants. Conduis ta barque à l'endroit le plus juste, sur ta rivière, et l'existence se chargera de te porter. Tout est clair peu à peu. (...) Un pas devant l'autre, mettant ses pieds sur le flux qui porte, ayant dans le dos le meilleur vent possible, voilà comment ça marche. Tout est simple, bien plus simple qu'on l'imagine. A condition d'y croire. Et, au profond de

l'ornière, d'avoir croisé quelqu'un qui vous tiendrait le coude et vous aiderait à trouver le chemin.

Xavier DEUTSCH, *Vingt centimes*, Couleur livres, 2014, pp.94.95

Rassembler

On sent l'émotion dans la voix de Mauda lorsqu'elle parle de cet ailleurs que contre toute évidence il (son frère) s'entêtait à voir, évoque plus tard cette tâche infinie qu'il s'était donnée, de rassembler, retenir contre soi, ce qui à chaque instant se perdait toujours davantage. Folie de courir la ville, dit la voix de Mauda, folie d'être dans cette permanente urgence de réunir, relier, réparer, reconstruire, folie de croire être le gardien de la chose transmise, patrimoniale, croire y entendre le cœur du monde, et porter sur ses seules épaules toute la destinée des hommes.

François EMMANUEL, *Cheyenn*, Seuil, 2011, p.119

Fraternité

Bouchia a beaucoup baissé ces dernières semaines, dit Théo, reprenant à dessein une formule consacrée. Car les mots tout prêts nous reposent de dire les choses qui font souffrir. Et Niels précisa à l'intention de Fleur : Nina entrera bientôt à l'hôpital dans un service de soins palliatifs. On attend qu'une place se libère. Aucun mot n'effrayait ce garçon. Il était ainsi fait qu'il pouvait avec brutalité prendre et donner ce que l'amitié apporte de meilleur : la fraternité et la compassion. Bizarrement, c'était cette rudesse franche qui le lui permettait. Il savait dire les choses. Il était sans chichis inutiles, dépourvu de toute frilosité de parole, parfois avec excès.

Alice FERNEY, *Les autres*, Actes Sud, 2006, p.439

S'identifier au criminel

En fait, je m'attendais à tout, de la part de tout le monde, moi y compris. La capacité de folie et de nuisance, le substrat de cruauté tapis en chaque être humain me semblaient si énormes

que je sourcillais à peine quand telle ou telle passait à l'acte. Et, bizarrement, j'avais chaque fois tendance à m'identifier plus au criminel qu'à ses victimes, ou du moins à sombrer dans les affres d'interrogation quant à la dose de saloperie qui couvait en moi, bien loin de ma conscience. Je redoutais moins de rencontrer un assassin que d'être subitement emportée par une lame de fond de barbarie levée d'un obscur recoin de ma personne.

Sylvie GERMAIN, *Chanson des mal-aimants*, Gallimard, 2002, p.108

Joie forte

Sa mémoire était longue et profonde, - il n'était pas un seul de ces milliers de jours qui bâtissaient sa vie dont il ne gardât un souvenir aigu. Nombre de ces jours lui avaient été souffrance et deuils, mais Ruth jetait une clarté si vive, une joie si forte, sur le présent que tout le passé en était rédimé. Loin même de lui faire oublier celles qu'il avait aimées autrefois, la présence de Ruth clarifiait leurs visages pour les fixer, non en portrait mais en paysages illimités. (...) Le monde, s'il n'était plus à l'aplomb de Dieu, avait cependant retrouvé une assise, - Ruth en était le point d'appui et d'équilibre, ou plus exactement le point focal où convergeaient toutes choses, tous lieux et tous visages pour prendre pause dans la douceur et le bonheur.

Sylvie GERMAIN, *Le Livre des Nuits*, Folio N°1806, p.263

Parole qui guérit

A son contact, la fièvre retombait. Ses paroles pleines de bon sens rouvraient les portes de la raison, et avec elles celles de la peur, du désir de vivre malgré tout. Bientôt, si je n'y prenais garde, il serait trop tard : je redeviendrais ce que j'avais toujours été, un intellectuel frileux, incapable de se dépasser parce qu'incapable de croire en lui. Un être inutile dont personne ne voulait.

Xavier HANOTTE, *Derrière la colline*, Belfond, 2000

Un éblouissement d'enfance

Tout avait changé. Le monde, dans un raccourci saisissant, s'était réduit à la brutalité la plus crue, celle de la prédation comme unique principe. Quand ne n'étais pas moi-même une sorte de prédateur de l'ombre, fouillant les poubelles et ratissant les trottoirs à la fin des marchés, j'étais une proie. La proie des poux, des hommes violents et repoussants, la proie de la misère, de la fatigue et du mépris, la proie du monde moderne, de l'humanité civilisée. Pourtant, à certains moments quelque chose en moi se redressait, qui ne relevait pas de la dignité mais d'un sentiment qui s'apparentait à quelque émotion lointaine et diffuse, celle d'un éblouissement de l'enfance devant une fulgurante harmonie, face au mystère vertigineux des choses vues ou ressenties, senties, humées, effleurées, entendues, l'aveuglement miroitant d'une pure sensation de joie, l'intense bonheur d'être en vie, jouissant de cette beauté offerte, de cette extraordinaire puissance de l'être qui a conscience de son existence.

Isabelle JARRY, *J'ai nom sans bruit*, Stock, 2004, p.69

Voici mon corps, mon sang...

Dire que les humains pourrissent, une fois morts. Je préférerais qu'on me mange, le moment venu. Qu'on me saigne et me découpe au plus haut de ma forme, avant la décrépitude. Qu'on me partage. Prenez et mangez, voici mon corps, prenez et buvez, voici mon sang. Le Christ, Agneau de Dieu, a rejoint, à trente-trois ans, la condition animale. On l'a saigné en public, d'un coup de lance au flanc, et les gens ont attendu pour fêter la Pâque qu'il rende son dernier souffle. Exsangue comme le bœuf triqui (au Mexique). Puis, un jour et demi plus tard, la tombe ouverte, l'ange : ne le cherchez pas ici, et Jésus-Christ en jardinier, apparaissant aux femmes.

Caroline LAMARCHE, *La chienne de Naha*, Gallimard, 2012, p.166

Clairvoyance

Je cherche ceux dont le regard brûle ainsi, leur lumière m'attire comme une clarté réelle. Leur regard contient la force même de la vie, à la fois spectacle et acte. Les mesures temporelles n'existent plus guère. Il n'y a plus de passé, plus d'imaginaire. C'est comme si tout était inachevé, et en même temps évident, tangible, pareil au destin écrit dans les livres. Ceux dont le regard brûle ainsi sont déjà au-delà du monde, car leur regard éclaire jusqu'à la fin de toute durée. En moi, ils voient plus qu'un homme, plus qu'un visage ; ils voient celui que j'ai été, celui que je serai, et dans leur lumière c'est le reflet de ma propre clarté qui m'éblouit. Ils savent qui je suis, eux, comme si je ne pouvais plus rien celer, rien garder. (...) Le regard qui me brûle me libère de ma pesanteur, me fait vivre dans un règne que je ne connaissais pas. Je vois seulement le chemin que je dois suivre, le chemin que je ne pourrai pas quitter.

Jean-Marie-Gustave LE CLEZIO, *L'inconnu sur la terre*, Gallimard, 1978, p.271

Partage

Un tableau, un film, un livre en soi ne sont rien. Ils n'existent que dès l'instant de leur partage. Et la communication qu'ils permettent est moins une communication du langage (ou des signes) qu'une communion des mouvements de la vie. C'est une orientation, une indication utile. L'artiste est celui qui nous montre du doigt une parcelle du monde. Il nous invite à suivre son regard, à participer à son aventure. Et c'est uniquement lorsque nos yeux se portent vers l'objet que nous sommes soulagés d'une partie de notre nuit. Jamais l'œuvre d'art ne dépassera les hommes. Elle n'est qu'un moyen d'accéder à eux, un moyen parmi tant d'autres.

Jean-Marie-Gustave Le Clézio, *L'extase matérielle*, Folio/Essais, p.170

Matrice

Jésus exprime la féminité et la miséricorde. Or, le mot miséricorde n'indique pas seulement la sensibilité au malheur d'autrui. Il porte précisément une charge féminine que la traduction d'André Chouraqui met en évidence. Chouraqui rend la cinquième béatitude d'une manière remarquable. Au lieu de l'exclamation ressassée dont on ne sent plus la profondeur – « Heureux les miséricordieux, car il leur sera fait miséricorde » - il propose : « En marche les matriciels ! Oui, ils seront matriciés ! » Le mot « matriciel » engage bien davantage, puisque « matrice » désigne le nom commun de l'utérus. Quant à être finalement matriciés, c'est pour les hommes le comble de la sécurité : l'amour pourvoit à tout besoin de tous côtés.

Martine LE COZ, *Gilles de Rais, Ignoble et chrétien*, Essai, Editions Opera, 1995, p.86

Patience pour...

Il faut que des êtres, quelques-uns, croient et voient pour les autres ; des êtres dont l'unique devoir soit d'attendre, des êtres patients pour les autres.

Martine LE COZ, *Le Pharaon qui n'avait pas d'ombre*, Editions du Rocher, 1992, p.217

Balayer devant chez soi !

Abdelkader rendit visite à tous ses bienfaiteurs, à Chenonceau et à Chaumont, et même à la veuve du comte d'Aramont, qui cachait un amant dans un pavillon au fond de son parc, sans les scruter jusqu'à la moelle : il n'était pas question pour lui de maudire quiconque ni d'élever une statue de boue à ceux qui défailaient. Il priait, au contraire, pour ceux qui ne connaissaient de l'amour qu'amertume, chagrins et ravaudages, tandis qu'il aspirait à l'effacement de sa propre personne encore dardée de désirs. Il fallait soigner ses os, disait-il, avant de dénoncer les malformations des autres.

Martine LE COZ, *Le Jardin d'Orient*, Michalon, 2008, p.176

Faire lever l'espérance

Micombero avait détruit son rival, mais il arpentait le palais, insatisfait, abîmé dans l'alcool. Depuis qu'il avait pris le pouvoir, le divin trouvait encore à surgir sous sa main de fer, dans le blasphème le plus cru. Prodigeux ! Invraisemblable ! On voyait toujours des gens s'entraider sans raison. En trois petits mois de règne, six ans auparavant, l'Héritier (de la couronne burundaise) avait semé de l'innocence là où il n'y en avait jamais eu. En un rien de temps, Charles Ndizye avait eu l'incongruité de révéler à des millions de gens jusque-là sans épaisseur leurs possibilités infinies, et il avait fait lever l'impensable espérance : le premier des hommes avait entrepris de convaincre les derniers qu'ils avaient de la valeur, et aussi les femmes, les enfants et les fous – et ceux-là avaient tendu l'oreille. Les meurtris, les canailles et les affamés l'avaient cru. Après six ans d'absence, les gens regrettaient encore leur Ntare.

Martine LE COZ, *La Reine écarlate*, Albin Michel, 2007, p. 286

Sauver la vie

Les crimes de sang me dégoûtaient, je n'avais aucune sympathie pour les meurtriers, que je ne voyais pas comme des archanges s'insurgeant contre l'injustice et l'absurdité du monde, le passé des criminels, les tentatives de justification de leur acte, tout cela me laissait insensible. Ce qui me saisissait au contraire, c'était le drame qui se nouait entre le moment où, dans la solitude d'un palais, un homme à qui avait été conférée cette puissance exorbitante disait non, et celui où, dans la cour d'une prison, loin de tous les regards, cachée derrière un vélum noir, l'effroyable machine s'apprêtait à faire son œuvre. (...) Je n'avais, je le redis, pas la moindre sympathie pour ces épouvantables assassins, mais je ne pouvais pas oublier qu'ils étaient des hommes, qu'ils avaient la vie en eux, précieuse, inaliénable, et qu'à ce titre aucune instance ne pouvait décider de la leur ôter, quelle qu'ait été la sauvagerie de leurs actes.

C'était un rituel atroce qui accompagnait la mise à mort d'un condamné.

Philippe LE GUILLOU, *Les Années insulaires*, Gallimard, 2014, p.240

Altruisme

« Abnégation, altruisme... » A mon insu, le caractère de cette femme provoquait encore dans ma pensée des formules qui tentaient de le cerner. Mais elles échouaient toutes devant la simplicité, très peu réfléchie, avec laquelle Véra agissait. J'en vins à penser que le bien (le Bien !) était une chose complexe et propice à la grandiloquence dès qu'on en faisait un problème moral, un sujet à débattre. Et devenait humble et clair dès le premier pas réel en sa direction : cette marche à travers la forêt, cet effort prosaïquement musculaire qui dissipait les chimères édifiantes de la bonne conscience. Et puis ce qui paraissait aux autres un acte de bonté n'était pour Véra qu'une très ancienne habitude.

Je m'approchai, leur (à deux vieilles femmes) proposai mon aide. Et je vis qu'elles avaient toutes les deux les yeux légèrement rougis. Je pensai à l'ironie avec laquelle je lisais tout à l'heure une phrase sur Staline ordonnant la défense de Leningrad. C'était la tonalité sarcastique qui avait cours dans notre milieu d'intellectuels contestataires. Un humour qui procurait un réel confort mental car il nous mettait au-dessus de la mêlée. A présent, observant ces deux femmes qui venaient de verser quelques larmes en prenant leur décision, je sentais que notre ironie butait sur quelque chose qui la dépassait. « Sentimentalisme campagnard, aurions-nous ricané au Wigwam, les Misérables à la soviétique... » Ces moqueries auraient visé le vide, je le savais maintenant. L'essentiel était ces bras féminin qui chargeaient sur la petite voiture la totalité de l'existence matérielle d'un être humain.

Andreï MAKINE, *La Femme qui attendait*, Points/Seuil N°1282, pp. 120, 125.126

La part invisible

Ce qu'il comprit ressembla à une percée de lumière. « Non, il ne faut rien expliquer, pensa-t-il, juste reconnaître dans l'autre cet être étonnant qui dépasse infiniment ce qu'il a vécu et ce qu'il vit, et ce qu'on voit de lui, et ce que le monde fait de lui. Reconnaître et aimer cette part invisible d'une femme, cet instant-là sous une lente chute de pétales, ce corps meurtri et dont la tendresse est encore intacte, ces yeux dont la clarté me rend vivant. »

Andreï MAKINE, *La Vie d'un homme inconnu*, Seuil, 2009, p. 222

Altruisme

Cletus et San-Vitto se regardèrent en silence, et puis chacun regarda imperceptiblement un point invisible devant lui. Puis, sans que Daniel ne le lui ordonne, San-Vitto se leva, lentement, péniblement. La peur et un profond désarroi lui dessinaient deux rides de chaque côté de la bouche. A présent il était debout, et dans son désarroi, il souriait. De l'intérieur de lui montait un sourire amer et soulagé, se frayant un passage parmi tous ses sens et toutes ses peurs. Un sourire non pas plus fort que ses peurs et cherchant à les masquer, mais poussant des coudes parmi elles. Et de ce sourire surgit le besoin irrépessible de redescendre la colline avec la sympathie de Cletus.

Hubett MINGARELLI, *L'Année du soulèvement*, Seuil, 2010, p.120.121

Délivrance

Elle (la pharmacienne qui est venue en aide à la narratrice, sans réfléchir) m'a demandé si elle pouvait éteindre la lampe, qui était de son côté sur la table de nuit. L'enseigne lumineuse du garage projetait sur le mur, au-dessus de nous, les reflets habituels. Je me suis mise à tousser. Elle s'est approchée de moi. J'ai posé ma tête sur son épaule. Au contact très doux de la fourrure, l'angoisse et les mauvaises pensées s'éloignaient

peu à peu. La Petite Bijou, Trompe-la-Mort, la Boche, le manteau jaune... Tous ces pauvres accessoires appartenaient maintenant à la vie de quelqu'un d'autre. Je les avais abandonnés comme un costume et des harnais trop lourds que l'on m'avait obligée à porter pendant longtemps et qui me coupaient le souffle. J'ai senti ses lèvres sur mon front. « Je n'aime pas que vous toussiez comme ça, m'a-t-elle dit à voix basse. Vous avez dû attraper froid dans cette chambre. »

Patrick MODIANO, *La Petite bijou*, Gallimard, 2001, p.96

La grâce des voyants

On ne s'élanche pas *naturellement* dans le gouffre, fût-il celui de Dieu. Il faut avoir connu la grande dérélition pour sauter, nue, dans la lumière brûlante des espérés ; ceux dont la vie attend d'une si fervente ardeur qu'ils délaissent toutes choses en ce siècle pour se fondre dans l'amour. Ce n'est guère par choix qu'on s'avance aussi seul au-dessus du vide et sans rien ; il faut y être conduit *de force*. On n'emprunte pas de son plein gré les serpentines qui mènent à la Jérusalem céleste. Il faut être à ce point *aimé* de la vie qu'elle nous demande d'aller *contre* nous-même. C'est la grâce des voyants. Plus tu as d'intelligence en toi, dit la Bible, plus il te sera demandé. Que reste-t-il quand il ne reste plus rien ? Le feu.

Seul un homme qui a entièrement tremblé peut s'adresser aux autres hommes. H. (Hildegarde de Bingen) est prête : à *dire* dans la langue inconnue, à s'enfoncer en elle. Voilà ce dont elle va désormais témoigner : qu'à tomber, seulement, on monte jusqu'au ciel. Maintenant redressée, elle est cette force qui pour avoir été brisée est devenue infrangible. Aussi droite et haute, solide et stable que l'échelle du H. de son nom. Ainsi se tient désormais Hildegarde de Bingen.

Lorette NOBECOURT, *La Clôture des merveilles*, Grasset, 2013, pp. 99, 104

Authenticité

Les humains sont des poulpes remplis d'encre noire qu'ils projettent sur autrui pour se protéger. Depuis qu'elle sait cela, que son être en a connaissance jusque dans ses territoires les plus reculés, elle n'a plus peur de déplaire parce qu'elle ne craint plus d'être seule. Il n'y a rien de domestique en elle. Cela ne se voit pas, parce qu'elle ne manifeste rien de particulier à cet égard, aucune excentricité, mais la liberté qui la fonde, qu'elle a conquise, diffuse en elle une force extraordinaire qu'elle éprouve chaque fois qu'elle est confrontée à des situations tendues.

Lorette NOBECOURT, *Grâce lui soit rendue*, Grasset, 2011, p. 203

Transfiguration

Transfigurée, Nora s'occupait de l'enfant comme si elle ne l'avait jamais quitté depuis le jour de sa naissance... Un petit, soustrait à l'effroyable Kronos, remplacé par une pierre, et conduit jusqu'à un abri sûr à la lisière de la forêt. Elle lui prenait la main, l'enfant se laissait faire, et tous deux tournaient les talons, comme des comploteurs, des complices. De loin, on les entendait rire. Mathias se répétait qu'il n'y avait rien que de très banal dans ce qui arrivait. Il aurait voulu cesser d'être sur ses gardes mais il persistait à pressentir un je-ne-sais-quoi de bizarre, à humer un parfum de mystère. Et il n'aimait pas ça du tout. Il avait en horreur toute la pacotille surnaturelle. Il aimait comprendre, pouvoir expliquer. Et voilà qu'il devait évoluer dans un inconnu amnésique, une épouse imprévisible et un enfant tombé du ciel. Et pourtant... Lorsque Nora disait à Nikos « Allez, viens, on y va... », cela sonnait finalement plutôt juste. Alors ? Pourquoi ne pas admettre, simplement, qu'un peu de miraculeux avait fait irruption dans leur vie, ébranlant leurs décisions respectives de partir.

Pierre PEJU, *L'Etat du ciel*, Gallimard, 2013, pp. 176-177

Réconfort

Mon arrière-grand-père prétendait que, lorsque tout va mal dans notre vie, il suffit, certaines nuits, de lever les yeux dans le noir, pour découvrir, exactement au-dessus de notre tête, une étoile un peu plus grosse et brillante que les autres : la fameuse étoile du réconfort. On la fixe un moment : son seul éclat nous donne une énergie nouvelle. « Ce n'est pas de consolation que nous avons besoin, disait-il, la consolation confirme notre faiblesse, mais de réconfort qui nous remet en contact avec nos propres forces. »

Assise contre moi, sur le banc du Palais-Royal, Irène ne lâchait pas mon bras. A tout ce qu'elle me racontait, je superposais ce petit nombre de clichés banalement horribles à travers lesquels nous sommes à jamais condamnés à visualiser le « 11 septembre ». Mais soudain, elle s'est détachée de moi, m'a presque repoussé, s'est mise debout, m'a fait face et, malgré sa fatigue, m'a parlé avec une vigueur peu commune.

« Tu vois, Marc, c'est à ce moment précis que du fond de mes entrailles est montée une supplication terrible. Je suppliais, je demandais dans le vide, dans la cendre, dans l'air irrespirable, que l'Horreur me frappe moi et épargne Luc. Que si le démon était là, sur nous, sur la ville, immense et noir, il me prenne moi et lâche mon fils. Je demandais à je ne sais quelle puissance diabolique, de toute mon âme, que la malédiction s'acharne sur moi, pourvu que mon fils, lui, reste vivant ! J'étouffais, ma poitrine me brûlait, je pleurais, mais, dans ce chaos aveugle, je désirais qu'il existe un être d'une méchanceté absolue avec lequel je pourrais faire un pacte. Que moi je meure ! que le mal soit en moi ! Donnez-moi la maladie la plus atroce, la douleur la plus insupportable, à moi, sa maman, mais laissez-le, lui, si doux, si droit, si pur, si seul parfois, et un peu triste... Si jeune encore ! Je vous en prie. Prenez-moi ! Moi sa mère, mais pas lui ! Moi à sa place !

Pierre PEJU, *La diagonale du vide*, Gallimard, 2009, pp.77, 165-166

Proximité

Il écrit cela début septembre 2008, au moment où il (= Ambroise, quinze ans, atteint du cancer) comprend qu'il ne pourra pas faire sa rentrée en classe de troisième : la fatigue, les nausées, le stress, toute la violente contrainte de la chimiothérapie a repris le dessus. Les séances vont devenir de plus en plus éprouvantes. C'est dans ce contexte qu'il désigne Jésus comme celui qui est « descendu du ciel (...) pour nous porter ». (...) « Ses (= Jésus) paroles pour moi sont vraies car le Seigneur est toujours là. » Il le notera d'une autre manière dans son carnet : « Je ne serais pas allé loin sans Jésus. » La lecture de Jésus de Nazareth lui fait encore mieux toucher du doigt ce dont il est le témoin quotidien jusque dans les moments de grande détresse. Le Dieu qui se tient à ses côtés n'est pas un Dieu juge ni un Dieu donneur de leçons. C'est un ami venu au plus près de lui pour l'aider à porter la charge insupportable. Jésus marche avec lui. Et certains jours il marche même pour lui, lorsqu'il n'a plus assez de force pour avancer tout seul.

Michel SEONNET, *Une vie de quinze ans*, DDB, 2012, p.62

Mains ouvertes

Et depuis, elle marchait. Même assise dans un train, un autobus, dans une voiture ou un camion qui l'avait prise en stop, c'était encore marcher. Ce mouvement. (...) C'était sans doute ce qui faisait le plus peur (peur, oui) à ceux qu'elle rencontrait, ceux qui la prenaient en voiture, ceux avec qui elle échangeait quelques mots. Qu'il n'y ait en elle aucune déchirure, aucune tension entre un ici et un ailleurs, ni nostalgie ni attente, aucun rêve, aucun regret. Présence désarmante parce que désarmée. Comme deux mains ouvertes qui vous auraient dit non pas : Viens ! mais : Sois ! Terrifiante invitation. Et même quand elle s'asseyait à côté de vous, c'était encore en train de marcher.

Michel SEONNET, *Le pas de l'âne*, Gallimard, 2005, p.18

Comprendre et compatir

Un vieil homme qu'on voyait souvent assis seul sur les rives du fleuve asséché se tourna ensuite vers Ali ben Fakr et lui demanda depuis combien de temps le soldat était mort, mais Ali ben Fakr comprit que c'est sur sa propre capacité à vivre encore que l'homme s'interrogeait et il le laissa sans rien dire avec sa question. Les autres hommes regardaient le soldat avec des yeux un peu absents et se taisaient. Ils avaient compris en découvrant sa peau couleur de sable et ses vêtements, une banale tenue de camouflage comme ils en avaient tous vu ou porté un jour, qu'ils ne sauraient pas à quelle armée il avait appartenu ; ils pouvaient ravalier leurs crachats et leurs quolibets, l'homme étendu devant eux n'était que le mort de toutes les morts, la dépouille de toutes les dépouilles, le corps à l'âme enfouie – du moins le croyaient-ils alors – qu'à leur tour ils deviendraient un jour ; en passant au-dessus de lui, le ciel rendait ses yeux tantôt ombragés et noirs, tantôt brillants de lumière, et certains crurent les voir ouverts sur des savoirs immenses ; l'empreinte d'une larme séchée depuis longtemps avait entamé la peau sous l'un d'entre eux, faisant courir comme une ride, et ils y virent le signe du deuil qui avait saisi le soldat au moment de mourir, un dernier regret, une ultime hésitation avant le départ, et n'en eurent pour lui que plus de compassion ; les bruits eux-mêmes s'atténuaient à ses côtés, tous les bruits, effaçant de leur mémoire le roulement guerrier des bombardiers et des chars, ces sirènes et ces cris qu'ils croyaient encore entendre parfois le soir quand ils tendaient l'oreille...

Dominique SIGAUD, *L'Hypothèse du désert*, Gallimard, 1996, p.41

Remuer les entrailles

« Tu vois, a poursuivi Paolo, on ne peut pas empêcher les conflits, on ne peut pas distribuer de l'argent à tout le monde. Mais quand on écoute les gens, quand on peut les aider à trouver les déchirures qu'ils ont en eux, on arrive à raccommoder un peu les blessures, à faire en sorte que ces personnes se sentent plus fortes, même dans une situation très difficile. » (...)

J'étais bouleversé. Ce qu'ils disaient me remuait les entrailles. Ils avaient dit « écouter », « raccommoder les blessures », « des gens qui existent dans leur individualité », et chacun de ces mots avait fait fondre en moi des blocs de glace. J'avais des vagues de sanglots dans la gorge, qui sont montées et se sont transformées en cascades au bord des paupières. Je me suis retenu, mais c'était trop dur, j'étais tout liquide à l'intérieur, je ne pouvais plus contenir les flots.

Valérie ZENATTI, *Une bouteille dans la mer de Gaza*,
L'école des loisirs, 2005, p.123

Table des matières

Penser vers.....	3
Bonté.....	3
Justice et compassion	4
Plus profond que l'oubli.....	4
Réchauffer le langage gelé.....	4
Plus ample que la honte	5
Dépasser	5
Miséricorde	6
L'amour le plus simple.....	7
La mémoire tranquille.....	7
Compassion	8
Tenir le coude.....	8
Rassembler.....	9
Fraternité	9
S'identifier au criminel	9
Joie forte	10
Parole qui guérit	10
Un éblouissement d'enfance	11
Voici mon corps, mon sang.....	11
Clairvoyance	12
Partage	12
Matrice.....	13
Patience pour.....	13
Balayer devant chez soi !	13
Faire lever l'espérance	14
Sauver la vie	14

Altruisme	15
La part invisible	16
Altruisme	16
Délivrance	16
La grâce des voyants	17
Authenticité	18
Transfiguration	18
Réconfort.....	19
Proximité	20
Mains ouvertes	20
Comprendre et compatir	21
Remuer les entrailles	22